

Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire

Bands of Youth and Street Gangs: The Criminal Derivatives of a Quest for Identity

Marc Perreault

Volume 8, numéro 2, 2005

La jeunesse au Québec. Marges, institutions et représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000911ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000911ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2005). Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire. *Globe*, 8(2), 91–119. <https://doi.org/10.7202/1000911ar>

Résumé de l'article

Les gangs de rue captivent l'attention médiatique. Comment distinguer ces gangs d'autres types de bandes de jeunes? Le présent article se propose d'examiner le statut marginal de certaines bandes de jeunes en se focalisant sur les rapports à la violence dans les pratiques identitaires de ces jeunes. L'ambiguïté autour des notions de « jeune » et de « jeunesse » est dégagée afin de souligner le caractère relatif et liminaire, voire marginal, de ces catégories sociales. D'une part, l'étiquette jeune qui les caractérise colle de moins en moins à la réalité globale de ces groupes avec le vieillissement de ses leaders. D'autre part, ces groupes sont de mieux en mieux organisés criminellement alors que le côté improvisé de leur criminalité a toujours été un de leurs traits distinctifs. Aussi importe-t-il de distinguer les niveaux d'appartenance à ces groupes lorsqu'il s'agit d'aiguiller nos interventions.

Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire

Marc Perreault
Anthropologue, chercheur indépendant

Résumé – Les gangs de rue captivent l'attention médiatique. Comment distinguer ces gangs d'autres types de bandes de jeunes ? Le présent article se propose d'examiner le statut marginal de certaines bandes de jeunes en se focalisant sur les rapports à la violence dans les pratiques identitaires de ces jeunes. L'ambiguïté autour des notions de « jeune » et de « jeunesse » est dégagée afin de souligner le caractère relatif et liminaire, voire marginal, de ces catégories sociales. D'une part, l'étiquette jeune qui les caractérise colle de moins en moins à la réalité globale de ces groupes avec le vieillissement de ses leaders. D'autre part, ces groupes sont de mieux en mieux organisés criminellement alors que le côté improvisé de leur criminalité a toujours été un de leurs traits distinctifs. Aussi importe-t-il de distinguer les niveaux d'appartenance à ces groupes lorsqu'il s'agit d'aiguiller nos interventions.

Bands of Youth and Street Gangs : The Criminal Derivatives of a Quest for Identity

Abstract – Street gangs captivate media attention. How can we distinguish such gangs from other types of youth formations ? The present article proposes to examine the marginal status of certain groups of youth, focusing on the relation to violence in the practical identities of these youth. The ambiguity surrounding notions of « youth » and « young person » underlines the relative and liminal – indeed the marginal – character of these social categories. On the one hand, the youth etiquette that characterizes them holds less and less to the reality of these groups as their leaders age. On the other hand, the groups are better and better organized for crime, as the improvised element of their criminality has always been one of their distinctive traits. It is also important to distinguish the levels of membership in such groups, when it becomes a question of guiding our interventions.

Marc Perreault, « Bandes de jeunes et gangs de rue. Les dérives criminelles d'une quête identitaire », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 8, n° 2, 2005.

À en croire les différents médias, les « gangs de rue » semblent être en recrudescence dans les grands centres urbains du Québec, Montréal en tête. Cette « réalité » fortement médiatisée pour son côté sensationnel (règlements de compte meurtriers, agressions physiques de victimes innocentes ou mise à jour de réseaux de prostitution juvénile) ne peut faire autrement qu'inquiéter la population, qui se sent menacée par la montée de violence dans ces milieux de jeunes. Or, sans diminuer la gravité de ces actes criminels qui font couramment la une des journaux et des bulletins d'informations télévisés, on peut se demander si leur impact sur le sentiment de sécurité des habitants des zones urbaines concernées est justifié. En effet, la connaissance qu'ont la majorité des personnes des gangs de rue se résume, bien souvent, aux interprétations sensationnalistes et superficielles des grands titres médiatiques. Même les experts – travaillant surtout du côté de la répression – se perdent en conjectures lorsqu'il s'agit de spécifier les caractéristiques de ces bandes de jeunes. La notion de « gang de rue » est tellement floue et s'applique à des réalités si différentes, du moins au Québec, qu'il devient très difficile de décrire le phénomène. Qu'est-ce véritablement qu'un gang de rue ? En quoi celui-ci se distingue-t-il des autres types de bandes de jeunes ?

L'objectif du présent article n'est pas de donner une réponse claire et unique à ces questions importantes, mais plutôt de contribuer à la compréhension de ces milieux marginaux et à l'adaptation des interventions possibles, ainsi que de mettre en perspective la fluidité du concept de gang de rue. Cette fluidité peut avoir une importance stratégique autant pour les membres en règle que pour les intervenants qui se penchent sur la réalité de ces gangs. Je fais l'hypothèse que la confusion existant autour de la conception de l'appartenance à un gang de rue satisfait autant les leaders criminels de ces groupes que les corps policiers qui s'évertuent à les réprimer. Les uns et les autres peuvent s'appuyer sur les approximations du nombre de membres que permet la définition floue du gang de rue et de l'appartenance au gang pour accroître leur pouvoir et leurs effectifs. Amplifiés, en force et en nombre, par l'effet médiatique qu'ils suscitent, les gangs de rue peuvent compter sur l'appui réel ou symbolique de jeunes sympathisants pour accroître leur pouvoir sur un territoire donné. La police peut, de son côté, justifier

l'apport de ressources supplémentaires pour les combattre en prétextant l'apparence de danger que suggèrent leur renforcement numérique et les moyens violents qui sont à leur disposition. La connaissance que l'on a des gangs de rue est également influencée par ce qui se passe aux États-Unis. Les jeunes comme les experts s'y réfèrent pour définir leurs modèles d'action. Aussi importe-t-il de dégager les similitudes, les différences et les liens qui existent entre la réalité américaine et la réalité québécoise des gangs de rue si on veut bien saisir la spécificité contextuelle du phénomène. Le Québec n'est pas les États-Unis, et la situation des gangs de rue d'un côté comme de l'autre de la frontière ne saurait se comparer sans qu'on apporte les nuances nécessaires.

L'objet de cet article est de distinguer certaines formes d'appartenance à des bandes de jeunes, dont celles que l'on appelle, à tort ou à raison, les gangs de rue. Le but n'est pas d'arriver à produire une typologie de ces groupes, mais de relever quelques-unes de leurs caractéristiques communes et distinctives. La question du rapport à la marginalité et aux normes sociales et culturelles sera soulevée comme étant une façon de différencier les types possibles d'appartenance aux bandes de jeunes. Je m'attacherai principalement aux dynamiques de groupe et au rôle de la violence en tant que marqueur identitaire du sentiment d'appartenance à ces groupes.

Cet article se veut avant tout un texte de réflexion. Il s'appuie sur les observations et les données que j'ai recueillies dans le cadre de plusieurs travaux de recherche¹ (individuels ou collectifs) menés au Brésil et au Québec auprès de différents groupes de jeunes.

1. Les réflexions et propos présentés dans cet article sont issus de mes différents travaux de recherche réalisés dans les milieux marginaux des jeunes. Parmi ces travaux, mentionnons ceux que je mène à Salvador, au Brésil, depuis 1983 et qui m'ont permis de suivre sur une longue période les transformations des milieux marginaux des jeunes de la rue évoluant dans la zone touristique du centre historique de cette ville. Une partie des résultats de ces recherches ont été présentés dans mon mémoire de maîtrise et ma thèse de doctorat : « La *capoeira*, un mouvement marginal brésilien devenu art martial », mémoire de maîtrise en anthropologie, Université de Montréal, 1990 et « Espaces, règles et jeux. Mythes intellectuels, "carnavalisation du monde" et invention de l'identité brésilienne », thèse de doctorat en anthropologie, Université de Montréal, 2003. Dans le cadre de cet article, l'expérience brésilienne me permet surtout d'alimenter ma

De quelle jeunesse et de quels jeunes parlons-nous ?

Avant d'aborder la spécificité québécoise des gangs de rue, il peut être utile de se pencher sur les significations générales de notions usuelles telles que « jeunesse » ou « bande de jeunes ». Dans les deux cas, il s'agit d'expressions tenues trop souvent pour évidentes et que l'on utilise sans vraiment se questionner sur leurs multiples sens possibles, différents selon le contexte. On parle, entre autres, de la jeunesse comme s'il s'agissait de quelque chose d'universel, que tout le monde comprend de la même façon, sans devoir expliquer chaque fois ce qu'on désigne exactement. Or, rien n'est moins universel que la jeunesse. Il s'agit d'une construction culturelle et sociale qui revêt des significations différentes selon les époques et les milieux :

Plus que telle ou telle évolution physiologique, [la jeunesse] dépend de déterminations culturelles qui diffèrent selon les sociétés humaines et les époques, chacune imposant à sa manière un ordre et un sens à ce qui paraît transitoire, voire désordonné et chaotique².

perspective critique sur la diversité des façons dont les jeunes vivent la marginalité et leurs rapports avec la société. En parallèle à mes travaux brésiliens, j'ai mené plusieurs recherches de terrain dans les milieux marginaux au Québec. Parmi ces recherches, soulignons celles que j'ai réalisées en collaboration avec mon collègue Gilles Bibeau, soit dans le milieu des piqueries du quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal et auprès des jeunes Québécois d'origine afro-antillaise frayant dans les milieux marginaux des gangs de rue. Une partie des résultats de ces recherches ont fait l'objet de deux ouvrages : Gilles BIBEAU et Marc PERREAU, *Dérives montréalaises à travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve*, Montréal, Boréal, 1995 ; Marc PERREAU et Gilles BIBEAU, *La gang, une chimère à apprivoiser. Marginalité et transnationalité chez les jeunes Québécois d'origine afro-antillaise*, Montréal, Boréal, 2003, 391 p. J'ai, de plus, travaillé dans des milieux de toxicomanies de plusieurs quartiers de différentes villes du Québec, entre autres auprès des jeunes du centre-ville de Montréal et de Québec. Une partie des résultats a aussi été présentée dans un rapport de recherche : Marc PERREAU, « La ville et la toxicomanie : les enjeux communs de la désintégration urbaine », Rapport déposé au Comité permanent de lutte à la toxicomanie, MSSS, 1999.

2. Giovanni LEVI et Jean-Claude SCHMITT [éd.], *L'histoire des jeunes en Occident. 1. De l'Antiquité à l'époque moderne*, Paris, Seuil, 1996, p. 7-8.

Ne représentant pas vraiment une catégorie distinctive d'un groupe d'âge, la notion de jeunesse a été élevée dans la société occidentale moderne en véritable mythe. D'un côté, on dit qu'« il faut que jeunesse se passe » ; de l'autre, on prétend qu'il faut « savoir rester jeune et en santé ». Tel est le paradoxe du mythe de la jeunesse tel que véhiculé par notre société de droits individuels et de consommation.

Si les jeunes sont toujours nouveaux, le mythe de la jeunesse, lui, est remarquablement statique. D'avatar en avatar, il ne fait que renforcer sa fonction toujours identique : désamorcer le conflit des générations et aliéner au cours « inéluctable » de la vie [...] le sens d'une révolte juvénile, donc passagère. Depuis le début du siècle, le mythe n'a pas changé ; on l'a « gonflé » au point d'en faire une constellation autonome³.

Si la jeunesse marque dans nos représentations un stade passager qui se situe entre les marges mouvantes de la dépendance enfantine et de l'autonomie adulte, entre l'immatunité et la maturité, force est cependant de constater qu'il est de plus en plus difficile de la distinguer comme catégorie spécifique dans une société comme la nôtre, où la population adulte refuse de vieillir et fait du mythe de l'éternelle jeunesse le moteur de l'acte consumériste.

Compte tenu du caractère chaotique et ambivalent et de la situation d'entre-deux de la jeunesse, parler de « jeunesse marginale » équivaut en quelque sorte à un pléonasme. La jeunesse est par définition marginale dans la mesure où elle constitue le point de bascule entre le monde de l'enfance et celui des adultes ; elle n'est ni l'un ni l'autre, mais emprunte aux deux dans un équilibre précaire. Sans qu'elles soient *de facto* « déviantes », on constate que, partout où elles émergent, les cultures de jeunes constituent par leur caractère liminal un « espace contesté⁴ ».

3. Jean MONOD, *Les barjots. Essai d'ethnologie des bandes de jeunes*, Paris, Julliard, 1968, p. 13.

4. Mark LIECHTY, « Media, Markets and Modernization. Youth Identities and the Experience of Modernity in Katmandu, Nepal », V. AMIT-TALAI et H. WULF [éd.], *Youth Cultures. A Cross-Cultural Perspective*, Londres/New York, Routledge, 1995, p. 192.

Le statut de la jeunesse est certes difficile à définir et à cerner, mais que dire de l'expression « jeune » ? S'il y a une catégorie qui varie au gré des contextes et des conceptions, c'est bien celle-là, à un point tel qu'il est peu hasardeux d'affirmer que nous sommes tous le « jeune » de quelqu'un et le « vieux » d'un autre. Dans notre société, par exemple, les « jeunes » ont entre 12 et 18 ans lorsqu'on se situe par rapport à la loi. Ils ont entre 18 et 35 ans lorsqu'on adopte la perspective sociodémographique des sondages ou des recensements. Ils ont entre 14 et 25 ans dans le contexte des études de type sociologique ou épidémiologique. Toutes ces classes d'âge sont elles-mêmes susceptibles de changer à tout instant. Comme si cela n'était pas suffisant, on crée continuellement de nouvelles catégories d'âge pour signifier l'étirement de l'état de « jeune » dans notre société. On parle maintenant de préados, de post-ados ou de jeunes adultes. Il y a aussi ceux qu'on appelle depuis peu les « Tanguy », d'après le personnage d'un film français populaire, pour désigner le « jeune » vieillissant qui refuse de quitter le nid familial lui procurant de nombreux avantages.

La question de la classe d'âge prend toute son importance lorsqu'il s'agit de mettre en perspective les niveaux d'appartenance et de participation des jeunes qui se retrouvent mêlés, de près ou de loin, à des milieux marginaux. Par exemple, on sait que, au Québec, des enfants de plus en plus jeunes, parfois de 8 ou 9 ans, peuvent être attirés vers les gangs de rue. Or, mettre sur un même pied ceux que l'on appelle les *babies* et les « chefs », de plus en plus âgés et qui travaillent, très souvent, dans l'ombre de la bande, revient à comparer des réalités qui ont peu en commun sauf, peut-être, l'appropriation graduelle d'un discours justificateur unique sur les significations de l'appartenance à « la gang ». Mais, entre le discours et la pratique, il y a un fossé immense que peu de ces jeunes réussissent à combler.

Gangs de rue et bandes de jeunes

On parle de plus en plus de gangs de rue, mais comment les distinguer des autres bandes de jeunes ? La seule caractéristique de la délinquance ou de la criminalité ne saurait suffire à les démarquer. La

déviance et la marginalité ne sont pas l'apanage des gangs de rue. Des bandes de jeunes dits « de bonne famille » peuvent aussi verser dans le crime et la délinquance. On n'a qu'à penser à ces histoires sordides de viols collectifs qui se déroulent lors de fêtes bien arrosées sur les campus universitaires, alors que la victime est en général une fréquentation qui avait une totale confiance en ses « amis » agresseurs. Le recours à la violence, la vente et l'usage de stupéfiants, le vol et la fraude, etc. ne sont pas non plus le propre des gangs de rue ; ils peuvent concerner autant un individu isolé que les différents types de bandes de jeunes et de moins jeunes. Donc, qu'est-ce qui distingue les gangs de rue de ces autres bandes ?

Dans un premier temps, on ne peut ignorer l'origine américaine – ou états-unienne – des gangs de rue. La première grande recherche portant sur les gangs a été réalisée dans les années 1920 à Chicago, par Frederic Thrasher. Aidé par une vaste équipe d'agents des services sociaux, il a répertorié et suivi 1 313 gangs⁵. Malgré ses lacunes conceptuelles⁶, l'étude de Thrasher fournit les premières pistes intéressantes pour comprendre le contexte global dans lequel apparaissent les gangs. Ainsi, constate-t-il, le territoire des gangs – les *ganglands* – émerge dans les zones de transition que sont les « espaces interstitiels » entre les quartiers des affaires du bas de la ville et les quartiers résidentiels des classes moyennes. Or, cette zone

5. Frederic Milton THRASHER, *The Gangs. A Study of 1,313 Gangs in Chicago*, Chicago, University of Chicago Press, 1927.

6. En bon réformiste social, F.M. Thrasher était persuadé que ces travaux pouvaient aider les habitants des zones urbaines où sévissaient les gangs à s'ajuster aux réalités modernes de la société urbaine. Il pensait en effet que les gangs étaient des « groupes primitifs et destructeurs » qui émergent « spontanément » des quartiers « désorganisés » des zones de transition. Il croyait aussi que la morale des gangs était liée à celle des habitants avec lesquels ils partageaient leur quotidien, et qu'il suffisait de transformer cette morale en aidant les habitants des *ganglands* à s'adapter aux nouvelles règles de la société pour que les gangs disparaissent d'eux-mêmes, ceux-ci étant en quelque sorte l'expression de cette désorganisation et de cette mauvaise adaptation. On peut par ailleurs se demander jusqu'à quel point les 1 313 gangs répertoriés par l'équipe de Thrasher peuvent être comparés dans cette ville d'immigrants qu'était Chicago à l'époque.

était peu attrayante, sale et remplie d'usines, de gares de triage, de ghettos et peuplée des immigrants nouvellement arrivés dans la ville. Elle constituait, suivant les termes de Thrasher, une « frontière économique, morale et culturelle » où les influences civilisatrices de la société américaine ne se faisaient pas encore sentir. Bagarreuse, bruyante et entièrement « étrangère » quant à son allure et à son odeur, la « zone de transition » était un lieu où la vie « démoralisante » et « désorganisée » des gens pauvres pouvait être observée et améliorée⁷.

Or, il est vrai que les gangs de rue émergent surtout dans les quartiers défavorisés et qu'ils affectent plus durement les populations des communautés ethnoculturelles immigrées de fraîche date. Toutefois, ces bandes sont moins un reflet de la désorganisation intrinsèque de ces communautés ou de leur type de morale qu'une stratégie adaptative visant à renverser les effets de l'exclusion sociale. Ainsi, dans les quartiers désœuvrés, plusieurs bandes s'organisent autour d'une économie parallèle, dont les activités criminelles sont l'une des principales composantes. Il est d'ailleurs significatif, selon moi, que la plupart des travaux américains sur les gangs et les quartiers dans lesquels ils évoluent, s'inscrivant dans la tradition sociologique de l'école de Chicago, portent principalement sur les aspects économiques de leur réalité, en l'occurrence le trafic de drogues⁸.

Parmi toutes les caractéristiques qui semblent, à première vue, distinguer les gangs de rue des autres bandes de jeunes, il y a l'appartenance ethnique des membres et le fait que ceux-ci soient pour la plupart

7. Daniel J. MONTI, « Origins and Problems of Gang Research in the United States », S. CUMMING et D.J. MONTI (éd.), *Gangs*, Albany, State University of New York Press, 1993, p. 4-5 [traduction reprise de Marc PERREAULT et Gilles BIBEAU, *La gang, une chimère à apprivoiser*, p. 35].

8. Voir, entre autres, Terry WILLIAMS, *Cocaine kids. Un ethnologue chez les dealers adolescents*, Paris, Gallimard, 1990 ; Philippe BOURGOIS, « À la poursuite du rêve américain : culture et idéologie dans l'économie du crack », *Les Temps modernes*, n° 548, mars 1992, p. 133-161 ; Philippe BOURGOIS, *In Search of Respect. Selling Crack in El Barrio*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995 ; John M. HAGEDORN, « Neighborhoods, Markets, and Gang Drug Organization », *Journal of research in crime and delinquency*, vol. 31, n° 3, 1994, p. 264-294.

des immigrants récemment arrivés au pays⁹. Un tel jugement, trop rapide, ne passe cependant pas l'épreuve des faits. D'une part, aux États-Unis, les Afro-américains, qui représentent un nombre important de membres des gangs de rue, n'entrent pas dans la catégorie des « immigrants récemment arrivés au pays ». D'autre part, en France, les bandes de jeunes de la cité ou des banlieues, qui, elles, répondent à ce profil type des gangs de rue comme groupes de jeunes récemment immigrés, ne peuvent toutefois être considérées comme telles : les jeunes de « la galère¹⁰ » ne sont pas ceux des gangs de rue, même s'ils partagent avec eux plusieurs points communs. Effectivement, la violence, la délinquance et le trafic de drogues dures, surtout à partir du début de 1983, font aussi partie de la réalité des jeunes qui sont « pris entre les murs » de la cité¹¹. En fait, de prime abord, seules des considérations de style départageraient ces bandes françaises de leurs pairs américains. Les gangs de rue « à l'américaine » portent tous un nom caractéristique, un nom coloré qui n'est pas sans rappeler le titre de certains films ou chansons ; ils partagent des signes, souvent des vêtements, qui les distinguent des autres bandes ; ils s'identifient à des « héros » et des styles musicaux spécifiques, en particulier le hip-hop, dont le type le plus connu est certes le rap. Il convient ici de se demander si l'adoption du rap – un rap local métissé d'influences musicales maghrébines telles que le raï – en tant que mode d'expression artistique privilégié des jeunes des banlieues françaises n'est pas porteur de changement au sein même de la dynamique de ces bandes de jeunes. Il est certain que le rap et toute la culture musicale qui l'érige en institution dans ces groupes constituent un incontournable pont reliant les univers de représentations des jeunes vivant de chacun des côtés de l'Atlantique. Il reste à voir jusqu'à quel point les barrières de l'antiaméricanisme agissent comme facteurs de résistance dans l'interpénétration des univers culturels de ces milieux

9. Kevin McDONALD, « Marginal Youth, Personal Identity, and the Contemporary Gang : Reconstructing the Social World ? », Louis KONTOS, David BROTHERTON et Luis BARRIOS [éd.], *Gangs and Society. Alternative Perspectives*, New York, Colombia University Press, 2003, p. 62-74.

10. François DUBET, *La galère : jeunes en survie*, Paris, Seuil, 1987.

11. Joëlle BORDET, *Les « jeunes de la cité »*, Paris, Presses universitaires de France, 1998.

marginaux. Une chose est certaine, par contre : l'univers médiatique dans lequel baignent tous ces jeunes les rapproche plus qu'il ne les sépare.

La question de l'identification du groupe à un nom et à des traits singuliers qui les distinguent des autres semble d'une importance stratégique fondamentale lorsqu'il s'agit de comprendre la dynamique des bandes de jeunes et le propre des gangs de rue. Au Québec, par exemple, on a l'habitude de distinguer les jeunes « de la rue » de ceux des gangs de rue. Les premiers, en général, ont fait du centre-ville et de ses alentours leur quartier, tandis que les seconds sévissent surtout dans les quartiers périphériques de la ville, même si on les retrouve de plus en plus dans les « zones payantes » des centres-villes, où ils étendent leurs activités lucratives telles que la vente de drogues et le proxénétisme. Dans tous les cas, il faut savoir que la majorité des jeunes qui errent¹² dans les centres-villes n'y sont pas nés et n'y ont pas grandi. Ils y ont été attirés parce qu'il s'y passait quelque chose qui les séduisait et auquel ils s'identifiaient¹³. Ce « quelque chose » se résume la plupart du temps à un groupe de pairs, un style de vie et des valeurs dans lesquelles ils se reconnaissent. L'usage de drogues (de plus en plus dures) fait partie des pratiques de ces jeunes de la rue, s'inscrivant dans l'esthétique de la contestation propre à leur style de vie. Ces jeunes, appelés tantôt les punks, tantôt les *squeeggee*¹⁴ (étiquettes qu'ils acceptent pour la plupart sans trop rechigner, mais auxquelles ils ne s'identifient pas, préférant en général se définir comme des « marginaux »), ne forment pas à proprement parler une bande homogène avec un nom caractéristique qui les unit. Cela n'empêche pas qu'ils se distinguent entre eux par leur style et leur « ancienneté » au centre-ville, et qu'ils se disputent les sites les plus payants pour leurs activités (mendicité, *squeeggee*, revente de drogues, etc.). Sans appartenir à une bande dûment constituée, ils pourront être

12. À noter que j'utilise ici le verbe « errer » dans son sens premier – « aller ça et là, à l'aventure » (*Le petit Robert*, 2003) – et non pas dans son sens dérivé d'erratique, d'être égaré. Les jeunes de la rue savent en général très bien où ils vont et pourquoi ils sont là.

13. Voir, entre autres, Michel PARAZELLI, *La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, Sainte-Foy (Québec), Presses de l'Université du Québec, 2002.

14. Du nom anglais de la raclette qui leur sert à laver les pare-brise des automobiles aux intersections des rues.

identifiés comme étant de *telle* ou *telle* gang¹⁵. Chaque jeune sera de plus reconnu par un surnom qui le positionnera comme étant proche ou éloigné (et rival potentiel) de ses pairs¹⁶. Les jeunes de la rue des centres-villes se différencient de ceux des gangs de rue également dans leur rapport aux valeurs véhiculées par la société. En adoptant le style de vie de leurs pairs et les marqueurs identitaires qui les distinguent de la masse (habillement, tatouage, perçage, coupe de cheveux, etc.), ces jeunes procèdent par automarginalisation. Leur manière d'être est l'expression de leur refus des valeurs dominantes de la société capitaliste. Ils constituent une forme de contre-culture critiquant le consumérisme matérialiste de la société tout en valorisant – faut-il y voir un paradoxe ? – la consommation de produits et de musique les élevant jusqu'aux paradis artificiels.

La critique est tout autre du côté des jeunes des gangs de rue. Ces derniers se considèrent d'entrée de jeu, à titre de fils ou de filles d'immigrants et par leur origine ethnoculturelle, comme des marginalisés du système. Le « problème », de leur point de vue, n'est pas les valeurs de consommation préconisées par la société, mais l'accès à ces valeurs matérielles qui leur est plus difficile, voire bloqué par leur statut de citoyen de deuxième classe. Aussi ne sont-ils pas à proprement parler contre la culture dominante et ses valeurs, mais plutôt contre la société et son système de discrimination dont ils se disent victimes. Ils forment en ce sens une « contre-société » plutôt qu'une contre-culture. Leurs actions visent à déjouer un système qui leur refuse l'accès aux signes de la réussite sociale à l'égal des autres citoyens. Le recours à des moyens criminels pour atteindre leurs fins devient, dans cette conception critique du système social, un moyen d'intégration et non de marginalisation, même si, dans les faits, leur appartenance au gang a plus souvent qu'autrement l'effet contraire à celui souhaité.

15. Je reviendrai un peu plus loin dans cet article sur la différence québécoise entre *la* gang et *le* gang.

16. À l'exception de leur style de vie particulier et de leurs valeurs de contestation, la dynamique de bande de ces jeunes de la rue n'est pas sans rappeler celle des gamins de la rue de Bahia, au Brésil, qu'a dépeint de façon magistrale le romancier Jorge AMADO dans son roman *Capitaine des sables* (Paris, Gallimard, 1952).

L'appartenance à la bande dans le cas des jeunes de la rue est plutôt aléatoire : les frontières de la bande sont poreuses, et son existence est éphémère, n'ayant de prétention à la pérennité que par la durée des amitiés circonstancielles. En ce sens, on doit parler de bande atomisée davantage que de bande unifiée. Les destins se croisent dans l'espace mais restent isolés. Les conduites autodestructrices des jeunes sont probablement une explication à la solitude des destins même au sein du groupe. J'ai pu observer la réalité du « seul au monde malgré la présence des autres », autant parmi les adolescents fumeurs de crack au Brésil que dans les piqueries de Montréal et de Québec¹⁷. Seuls comptent alors les moyens de se procurer sa prochaine dose de drogue. L'acolyte du moment n'a pas de véritable rôle à jouer autre que de faciliter l'atteinte de ce but. Dès le moment où il devient un obstacle, sa présence est non seulement superflue, mais indésirable. L'existence du groupe normalise des pratiques dites marginales ou déviantes, sans toutefois se révéler autre chose qu'un ensemble de solitude individuelles.

Il est significatif que, dans le processus qui les poussent à se marginaliser, les jeunes de la rue soient portés à retourner la violence du monde contre eux-mêmes. Les pratiques extrêmes, telles que l'injection de drogues dures, sont d'abord un défi lancé à la vie, un cri de désespoir à traduire comme un désir de vivre aux limites de l'intensité sensorielle, mais elles sont aussi l'expression de la rupture du lien social. Or, plus l'isolement est grand, plus le cri de la vie est étouffé et plus les risques de mourir augmentent. Si les jeunes Québécois figurent, bon an, mal an, au sommet du triste palmarès mondial des suicides, force est de constater que les jeunes de la rue en sont les champions toutes catégories. Suicides volontaires, surdoses involontaires, la ligne entre le désir de mourir et le désir de vivre n'est jamais facile à tracer. À ces morts violentes dont on n'entend presque pas parler, du moins pas à la une des journaux et des bulletins d'informations télévisés, s'ajoutent les décès (sida, hépatite C, etc.), tout aussi silencieux, causés par un mode de vie où la prise de risques, toujours poussée à son extrême, fait partie intégrante

17. Voir, entre autres, Gilles BIBEAU et Marc PERREAULT, *Dérives montréalaises*, et Marc PERREAULT, « La ville et la toxicomanie ».

de la réalité¹⁸. Une équipe de chercheurs qui a suivi, de janvier 1995 à septembre 2000, une cohorte de 1 013 jeunes de la rue de Montréal âgés entre 14 et 25 ans a recensé parmi ce groupe un taux de mortalité onze fois supérieur à celui des jeunes de la population générale¹⁹. Ces chiffres portent à réfléchir lorsqu'on sait que ces morts violentes de jeunes de la rue se déroulent en silence et dans l'indifférence des milieux journalistiques. Au contraire, une des façons privilégiées par les médias pour attirer l'attention populaire sur les gangs de rue consiste à exposer à la une des journaux les morts violentes et « bruyantes » attribuables à ces groupes. Comme le lien entre ces assassinats et les gangs de rue est souvent insinué sur le moment, sans véritable investigation, on a l'impression, fondée ou pas, que ces milieux sont beaucoup plus violents et menaçants pour la population. Mais qu'en est-il au juste ?

Encore une fois, il ne s'agit pas de minimiser les actes violents commis par les jeunes des gangs de rue. Toutefois, il importe de mettre les choses en perspective. Lors d'une recherche de terrain que j'ai menée de 1994 à 1999 auprès de 120 jeunes près des milieux marginaux des gangs de rue, j'ai rencontré une seule jeune fille en proie à des idées suicidaires²⁰. Fait intéressant à noter, cette adolescente de 17 ans se sentait, au moment où je l'ai rencontrée, rejetée à la fois par « sa gang » et par sa famille. Le sentiment d'exclusion qui frappait cette nouvelle mère, à qui on avait enlevé la garde de son enfant, était le plus grand malheur qu'elle vivait. Le suicide était à ses yeux une des seules solutions possibles pour se sortir de cet isolement forcé de ses proches, avec qui elle était maintenant en guerre.

18. Voir à ce sujet David LE BRETON, *Passions du risque*, Paris, Métailié, coll. « Traversées », 1991, p. 20-40.

19. Élise ROY, Nancy HALEY, Pascale LECLERC, Barbara SOCHANSKI, Jean-François BOUDREAU et Jean-François BOIVIN, « Mortality in a Cohort of Street Youth in Montreal », *JAMA*, vol. 292, n° 5, 2004, p. 569-574. Parmi les 1 013 jeunes que l'équipe a suivis, 26 sont décédés, dont 13 par suicide et 8 par surdose. Les auteurs de la recherche notent par ailleurs qu'il est en réalité difficile de départager les surdoses des suicides puisqu'il s'agit souvent, parmi cette population et en particulier chez les femmes, du moyen employé pour se suicider. À noter que les jeunes femmes comptent pour seulement 4 des 26 décès recensés (1 suicide et 3 surdoses).

20. Marc PERREAULT et Gilles BIBEAU, *La gang, une chimère à apprivoiser*.

Une étude plus approfondie serait nécessaire pour mieux comprendre les rapports à la mort et au suicide parmi les jeunes des milieux marginaux proches des gangs de rue. Par contre, le fait que le suicide soit presque exclu de leur réalité doit faire réfléchir. Il est possible d'émettre quelques hypothèses pour expliquer cela. D'abord, les jeunes engagés dans la dynamique des gangs de rue sont tournés vers l'action. Appartenir ou vouloir appartenir à un gang de rue oblige le jeune garçon ou la jeune fille à se compromettre en réalisant des actes et des gestes choisis ou valorisés par le reste du groupe. Pour faire partie de « la gang », on doit toujours faire ses preuves. Il n'y a pas de place pour celui ou celle qui ne montre pas d'aptitudes pour l'action et la bagarre. Pour appartenir au groupe, il faut aussi être en mesure de démontrer une tolérance à la violence subie, que ce soit, pour la jeune fille, en passant à travers l'épreuve du « viol » collectif sans maugrérer ou, pour le garçon, en se faisant tabasser par tout le groupe sans montrer signe de la douleur ressentie. Le groupe est omniprésent dans la détermination des liens qui unissent les jeunes entre eux. La structure hiérarchique et pyramidale qui définit les rapports d'appartenance à la bande incite les membres à s'impliquer de leur mieux dans les activités (délinquantes ou non) du groupe. Autre fait à prendre en considération : le rapport à la violence. Alors que les jeunes de la rue sont davantage portés à retourner la violence contre eux par leurs pratiques autodestructrices, les jeunes des gangs de rue l'utilisent contre le « système » et leurs ennemis. Ils extériorisent la violence au moyen de leurs pratiques antisociales, et son usage leur semble justifié par l'exclusion sociale qui les fait souffrir, eux et leur famille.

L'autre point qui mérite d'être exploré pour comprendre l'apparente négation du suicide comme solution extrême à leurs problèmes est l'importance pour ces jeunes de l'expérience religieuse. En effet, tous les jeunes que nous avons interrogés²¹ et qui frayent dans les milieux marginaux des gangs de rue ont dit accorder une place de choix à Dieu dans leur vie. Pour eux, la pratique religieuse est avant tout une question individuelle, et pas seulement une affaire de religion. On s'adresse à Dieu pour essayer de prévenir ou de régler les problèmes. La croyance en un

21. Mon équipe de recherche et moi.

Dieu miséricordieux, mais aussi vengeur engendre, semble-t-il, chez certains de ces jeunes une résistance quant à la libération par le suicide. Du côté des jeunes filles, par ailleurs, l'avortement est rarement perçu comme une solution possible à la grossesse, d'où peut-être le nombre important de jeunes mères dans ces milieux. Dans tous les cas, une étude plus approfondie de la spiritualité de ces jeunes nous en apprendrait certes beaucoup sur leurs représentations de la vie et de la mort²².

Enfin, soulignons que les jeunes des gangs de rue portent une attention particulière à leur apparence et à leur corps. Le corps est pour les garçons l'instrument d'affirmation de leur virilité. La pratique d'activités physiques, telles que le basket-ball ou les séances de musculation, appartient à leur univers quotidien. Du côté des filles, le corps est l'instrument privilégié de séduction et peut servir à attirer l'amoureux convoité autant qu'à « travailler » dans les bars de danseuses nues ou comme escorte, c'est-à-dire comme prostituée de luxe. Le rapport au corps est beaucoup plus ambivalent dans le cas des jeunes de la rue. Il est moins un instrument de virilité ou de séduction que la limite transitionnelle entre, d'une part, la réalité intériorisée et imaginée des plaisirs et des souffrances et, d'autre part, la façade esthético-politique que constituent pour le monde extérieur leur habillement et leur apparence²³.

22. Sur la question de la spiritualité et de la religion, voir l'article de Luis BARRIOS, « The Almighty Latin King and Queen Nation and the Spirituality of Resistance. Agency, Social Cohesion, and Liberating Rituals in the Making of a Street Organization », Louis KONTOS, David BROTHERTON et Luis BARRIOS [éd.], *op. cit.*, 2003, p. 119-135. L'auteur explique comment des membres de gangs de rue se sont rassemblés autour de leurs croyances et de leurs pratiques spirituelles, vues comme des formes de résistance, pour créer ce qu'il appelle une « organisation de rue ». S'inspirant d'un modèle qui s'apparente à celui des Alcooliques Anonymes, d'anciens membres de gangs de rue et d'autres qui cherchent à en sortir se réunissent pour créer cette nouvelle « famille » qui véhiculent les valeurs d'entraide et de spiritualité qu'ils ne trouvaient plus au sein de leur gang. S'identifiant face aux autres membres du groupe comme *King* ou *Queen* (suivi de leur prénom), les plus jeunes sont appuyés par les plus vieux pour mieux affronter les difficultés de la vie dans le ghetto sans devoir renouer avec le mode de vie (vol, prostitution, violence armée, vente et usage de drogues dures, etc.) qui était le leur lorsqu'ils étaient impliqués ou actifs dans les gangs.

23. Toute la question des pratiques marginales des jeunes et du rapport au corps mérite, selon moi, d'être approfondie pour être mieux comprise. Selon les

Les gangs de rue au Québec. Mythes et réalités

Lorsque les experts du crime et les représentants des médias parlent de gangs de rue au Québec, ils semblent avoir une idée assez bien définie de ce dont il s'agit. D'abord, tout le monde s'entend pour dire que les jeunes des gangs de rue ne sont pas les jeunes de la rue. Les premiers sont surtout associés à la population d'origine immigrante, en particulier aux communautés afro-antillaises, tandis que les seconds sont en majorité les fils et les filles des Québécois dits « de souche ». Le profilage racial apparaît donc une dimension déterminante dans l'attribution de l'étiquette « gang de rue » : les jeunes des gangs de rue sont les enfants de l'Autre. S'ils sont québécois, ce n'est que depuis peu. Ainsi, il est rare que l'on parle de gangs de rue dans le cas de bandes de jeunes composées strictement de Québécois blancs et francophones. Les *skinheads*, par exemple, qui partagent à plusieurs égards les mêmes caractéristiques que les gangs de rue, sont rarement étiquetés comme tels. On ne s'en sort pas : donner l'étiquette « gang de rue » à un groupe

situations et les milieux, ce rapport pourra varier de multiples façons. Dans le cas des jeunes fumeurs de crack du centre historique de Salvador, au Brésil, le corps comme interface avec la société est un élément central de la ritualisation des moyens pour se procurer la précieuse dose de drogue. Ces jeunes au regard souffrant et au corps rachitique se présentent aux touristes en clamant la faim qui les tenaille. Rares sont ceux qui résistent à leur donner un peu d'argent, devant tant de lamentations et l'expression d'une telle souffrance. Or, cet argent ne leur sert jamais à se nourrir. Certains jeunes se privent même de nourriture sachant que le spectacle de désolation humaine qu'ils offrent aux regards extérieurs n'en est que plus persuasif. Aux limites de la vie et de la mort, aux limites de la souffrance et de la jouissance, le corps n'est plus, pour ces jeunes, que le réceptacle de leur bouffée de crack, maintenant leur seule et unique raison d'exister. Tout le rapport au corps et à la souffrance mérite également d'être examiné sous l'angle initiatique de certaines pratiques marginales des jeunes. En l'absence de rites spécifiques qui inscrivent les jeunes dans la société, ceux-ci inventent leurs propres rituels initiatiques. Or, dans ces rituels, le corps soumis à la « torture » devient un « obstacle à l'oubli » ; il est, comme dans les sociétés traditionnelles, une « mémoire » sur laquelle est inscrit le « texte » de la « loi primitive » (de la bande) ; voir à ce sujet Pierre CLASTRES, « De la torture dans les sociétés primitives », *La société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, Minuit, 1974, p. 152-160. Sur les pratiques corporelles des jeunes de la rue, lire Michel PARAZELLI, « Pratiques corporelles identificatoires chez les jeunes de la rue : une lutte pour se sentir réel », *Prisme*, n° 37, 2002, p. 130-143.

(plus ou moins défini) de jeunes revient à faire ressortir leur appartenance ethnique et le côté délinquant et violent de certaines de leurs activités.

On a beaucoup parlé, au tournant des années 1990, des gangs de rue d'origine jamaïcaine qui contrôlaient le trafic du crack dans les quartiers de l'ouest de la ville. Depuis le milieu des années 1990, on parle davantage des gangs d'origine haïtienne qui sont très actifs dans les lucratifs marchés de la prostitution, de la fraude et des armes. Ces gangs ont également investi depuis peu le marché des drogues dures, en particulier dans des zones où leur présence était moins visible il n'y a pas si longtemps (par exemple, au centre-ville de Montréal, où l'usage du crack est actuellement en forte recrudescence). Il arrive parfois que l'on parle de gangs de rue « latino » ou d'autres origines ethniques, mais c'est beaucoup plus rare. Aussi, même si la population des centres jeunesse se diversifie à l'instar de la composition de la société et des souches d'immigration – je pense notamment aux jeunes en provenance des pays de l'Est –, on parle rarement dans ces cas de jeunes de gangs de rue. Pourtant, du côté des adultes, on parle de plus en plus de la présence sur la scène québécoise de la « mafia russe » et d'autres organisations criminelles originaires de ce coin du monde. Étrangement, on n'a jamais parlé de « mafia haïtienne » ni, à ma connaissance, de « mafia jamaïcaine²⁴ », comme si, dans ces communautés, la criminalité était le lot des gangs de rue : une criminalité de débutants qui en sont encore à faire leurs armes à l'école du crime. Constatation qui ne passe cependant pas l'épreuve des faits, du moins si l'on considère les actes reprochés, de façon plus ou moins arbitraire, aux gangs de rue dans les médias. Les crimes dont on accuse ces groupes sont, en effet, de mieux en mieux organisés et savamment calculés, un constat qui tranche avec l'image de groupes peu structurés et peu organisés dont on a l'habitude d'affubler les gangs de rue. On est en droit de se demander s'il n'en est pas aujourd'hui avec les gangs de rue comme avec les bandes de motards : organisations criminelles qui ont peu à voir avec le monde de la rue,

24. Cela dit, il ne s'agit pas de prétendre l'existence de telle ou telle organisation criminelle, mais plutôt de mettre en perspective les représentations stéréotypées qui sont véhiculées lorsqu'on parle des milieux du crime selon les groupes d'appartenance ou d'origine.

dans un cas, et celui de la moto, dans l'autre. Certes, mon propos se situe ici dans l'esprit de l'image médiatique que l'on a de ces groupes et non pas du point de vue des personnes qui s'identifient ou appartiennent à ces bandes criminelles.

On ne peut parler de gangs de rue sans faire référence aux États-Unis. Là-bas, la rue est l'espace de lutte et de survie quotidiennes des jeunes et des moins jeunes du ghetto. Le marquage du territoire est, au sud de notre frontière, un trait distinctif de la ségrégation raciale et résidentielle, les deux allant de pair. Un quartier complet (ou une certaine zone) est défini par l'appartenance ethnique ou raciale, comme il est courant de le dire aux États-Unis, du groupe majoritaire qui l'habite. Le découpage historique de la population en blocs raciaux stéréotypés (Noirs, Blancs, Hispaniques, Asiatiques et Autochtones) renforce l'impression d'homogénéité qui caractérise le ghetto ethnique des mégapoles américaines. Or, les caractéristiques sociales et ethnoculturelles de la ghettoïsation à l'américaine ne s'appliquent pas à la réalité québécoise. Les jeunes des gangs de rue d'ici s'identifient à la vie du ghetto mais ne vivent pas dans un ghetto, quoi qu'ils en disent. En revendiquant le droit à leur ghetto, ces jeunes expriment leur volonté de faire la loi sur le territoire qu'ils considèrent comme le leur. La rue et ses extensions (piqueries, lieux de passe, parcs, etc.) dans le ghetto représentent le lieu d'affirmation par excellence du pouvoir des gangs de rue et de leurs leaders. Les armes, dans un tel contexte, sont le moyen privilégié pour assurer le « respect » sur son territoire.

Les jeunes Québécois qui s'identifient à l'univers des gangs de rue tirent leurs influences des modèles américains. Il est en ce sens révélateur que ce soit d'abord les jeunes Noirs qui aient suivi les traces de leurs « frères » américains. Ne trouvant au Québec aucun modèle d'émulation dans lequel ils se reconnaissaient, ces jeunes se sont tournés vers ce qui se passait aux États-Unis. Du côté des jeunes d'origine haïtienne, on raconte que le premier embryon de « gang de Noirs » à Montréal puisait son inspiration dans les luttes d'affirmation raciale des Noirs américains durant les années 1970, époque où les revendications du *Black Power* se mêlaient avec les représentations du *Black is beautiful*. Ainsi, l'identité noire aurait été le premier ciment des bandes de jeunes d'origine

BANDES DE JEUNES ET GANGS DE RUE

haïtienne. Cette période en était une d'affrontements raciaux entre Blancs et Noirs, les premiers signifiant aux seconds de « retourner dans leur pays », tandis que ces derniers luttèrent au nom de la fierté de leur identité noire. Ils appelaient leur groupe *Black Power* ou *Black Panther*, ne laissant aucun doute sur leurs influences et l'esprit de leurs revendications. Les affrontements avec les Blancs pouvaient être sanglants, mais c'était encore l'époque des chaînes et des bâtons de baseball. On ne parlait pas encore de violence meurtrière.

La nature de la bande va toutefois changer avec les années 1980. Les témoins de cette époque racontent que l'arrivée dans le quartier de leaders ayant expérimenté la vie des gangs aux États-Unis a changé la donne. Un ancien chef de gang, qui a connu cette époque par l'entremise de son grand frère, explique :

Ce sont des jeunes qui sont venus avec une mentalité différente de ceux qui ont vécu ici. Eux autres y connaissaient pas ben ça les bagarres Noirs contre Noirs, tandis qu'aux États-Unis c'était déjà flagrant que les gangs de Noirs s'entretuaient. Ces jeunes d'environ 16 et 17 ans sont arrivés à Montréal dans les années à peu près 82²⁵.

L'identité raciale cède le pas à une identité plus locale. On assiste à la constitution de bandes de jeunes Haïtiens pouvant se déplacer jusqu'à l'autre extrémité de la ville pour affronter leurs pairs anglophones jamaïcains. La notion de territoire devient de plus en plus associée à celle du contrôle des filles et de certaines activités criminelles. Dans le nord-est de la ville, deux principaux gangs, les Master B et la Gang à Bélanger, composés en majorité de jeunes d'origine haïtienne, se disputeront le partage du territoire dans les années 1980. Le proxénétisme et

25. Tous les extraits d'entrevue reproduits dans cet article proviennent de notre livre *La gang, une chimère à apprivoiser* (Marc PERREAULT et Gilles BIBEAU, *op. cit.*). Les entrevues ont été réalisées entre 1995 et 1999 auprès de jeunes âgés entre 13 et 25 ans disant fréquenter une gang de rue ou appartenir à l'une d'elles. Pour être inclus dans notre corpus francophone, les jeunes devaient également avoir au moins un parent né en Haïti. Les détails de la méthode de recherche sont présentés en annexe de notre ouvrage (*ibid.*, p. 359-380).

les vols par effraction seront les premières spécialités criminelles de ces gangs qui imposent leur force sur leur territoire. Telle une suite logique, l'idée de la criminalité aurait ainsi fait son chemin, apportée par les plus vieux, comme le raconte le même jeune homme :

Au commencement y'avait pas encore ni de trafic de drogues ni de prostitution. Mais à force d'embarquer dans la gang... avec les bagarres avec les Bélanger... à force de s'affronter, ces jeunes-là ont commencé à penser à créer des choses un peu plus criminalisées. C'est sûr que l'idée ne leur est pas tombée du ciel. Des gars plus vieux qu'on n'avait pas vus depuis longtemps revenaient dans le quartier avec de beaux chars. Je me souviens d'un gars qui, lui, était un Black Power. Y'avait comme disparu et y revient dans le quartier assis dans une belle Cadillac bleue. Dans notre tête à nous autres, on se disait : « Lui y'a réussi. » Aussi le gars y débarque et nous explique que nous aussi on est capables de faire comme lui. Il essaie de faire entrer la philosophie dans ta tête : « Quand t'es noir, il faut bouger, il faut faire des choses pour ne pas finir dans les appartements comme ta mère. » Tu dois bouger « parce que malgré que tu vas à l'école tu auras jamais ta chance ». Pis y nous donnait des preuves concrètes : « Regarde tes parents qui ont peut-être des diplômes, ils peuvent même pas se procurer un super char comme le mien. Pis pendant ce temps-là, le Blanc lui il l'a. » C'est à ce moment-là que les jeunes ont commencé à créer des choses, à faire des choses plus criminalisées.

Cette idée – ou « philosophie » – que les activités criminelles sont un moyen de réussir socialement dans un système qui n'offre pas d'autres chances persiste encore aujourd'hui.

Un autre jeune homme, qui a aussi connu cette époque par l'entremise d'un grand frère, fait à peu près le même constat :

Avant c'était de la délinquance. Le Blanc avait cette image d'intouchable. Tu touchais à un Blanc, c'est comme si tu touchais à tout le système. Parce que son

père était peut-être un policier. Son père était peut-être quelqu'un d'important, alors que toi tu étais pauvre. Aujourd'hui, c'est tout simplement de la criminalité. Les jeunes croient dans le système du crime. Avant, les gangs c'était un groupe de gars qui faisaient des affaires ensemble pour survivre. Mais les gars maintenant font ça dans le but de devenir des vrais gangsters. Ils écoutent des films comme *Al Capone*, *Menace II Society*, et ils s'identifient à ces gens-là et ils veulent partir leur propre affaire. Ils veulent devenir riches.

Avec les années 1990, la dimension criminelle de ces gangs s'est de plus en plus spécialisée²⁶. Le nombre de gangs augmente du même coup, pour se stabiliser vers 1995²⁷. Chaque groupe cherche alors à prendre le contrôle des activités sur son territoire, qui se résume en général au quartier d'appartenance de ses membres. Dans un même quartier, des gangs se forment pour se protéger de la menace que constituent les grosses bandes imposant leur loi. Aujourd'hui, ce sont les mêmes grosses bandes qui revendiquent leur emprise sur un territoire particulier, qui porte depuis le nom du gang, si bien que, lorsqu'un crime est commis dans le quartier, le réflexe commun est d'accuser sans autre investigation le gang auquel le quartier est associé. Maintenant que les leaders sont à l'âge adulte et qu'ils sont devenus des criminels aguerris, l'existence de ces gangs de rue éponymes relève davantage du mythe populaire que de la réalité. Une poignée de leaders, qui œuvrent dans l'ombre, utilisent l'ascendant qu'ils ont sur les jeunes du quartier pour accroître leur pouvoir et faciliter le succès de leur « *business* ». Comme

26. À noter que les activités criminelles des gangs de rue se caractérisent avant tout par leur polymorphisme. Cela dit, avec les années, ces bandes ont su raffiner leurs techniques et leurs pratiques pour devenir de véritables spécialistes dans leurs créneaux d'activités privilégiés, tels que la prostitution, la fraude, le trafic de drogues, la vente d'armes et les vols avec effraction.

27. Il y a même lieu de penser que, avec le durcissement de la criminalité et de la violence, le nombre de bandes ira en diminuant, les plus gros gangs imposant leur loi sur leur territoire et laissant peu de marge de manœuvre aux plus petits. Le même phénomène s'est produit dans les années 1970 avec les bandes de motards : de la centaine qu'elles étaient, elles ne sont plus aujourd'hui qu'une poignée (pour ne pas dire deux, sinon une !) à se disputer les territoires de leurs activités et marchés criminels.

l'entrée dans le gang n'est jamais réellement officialisée, ils sont nombreux à agir comme s'ils étaient membres du gang, exécutant les ordres qu'on leur donne pour faire leurs preuves aux yeux des plus anciens. Il s'agit d'une réalité qui n'est pas sans rappeler celle des bandes de motards du Québec, qui ne comptent officiellement qu'un petit nombre de membres (tous bien connus des policiers), alors que leurs « sympathisants » et les crimes commis par ces derniers se dénombrent par milliers.

Historiquement, les gangs de rue se sont fait connaître par leurs crimes tapageurs : les vols avec fracas de dépanneurs, les bagarres violentes lors de fêtes privées, le coup de couteau dans le ventre d'un ennemi au vu et au su de tous, l'attaque dans l'espace public d'une victime innocente pour lui dérober argent et objets de valeur, etc. Or, si on entend toujours quelque peu parler de ce type de crimes – qui ont souvent un caractère initiatique –, lorsqu'il est question des gangs de rue dans les médias aujourd'hui, on parle plutôt de règlements de compte meurtriers impliquant des victimes et des agresseurs de plus en plus âgés. De la vision traditionnelle des gangs de rue, seule reste l'origine ethnoculturelle (raciale) des belligérants. D'ailleurs, c'est peut-être par commodité que l'on parle de l'œuvre de gangs de rue lorsqu'on rapporte ces vengeances sanglantes, sachant que les protagonistes y ont sûrement fait leurs classes. Mais il y a aussi un risque de dérapage en limitant notre représentation de ces bandes aux activités de criminels endurcis. Les plus expérimentés criminels que j'ai rencontrés ont pour leur part avoué qu'ils n'agissaient pas en gang, mais plutôt en clique, c'est-à-dire avec au plus un ou deux comparses. En effet, agir en gang, c'est-à-dire en plus grand nombre, augmente les possibilités de se faire prendre lors de coups qui exigent un maximum de précautions. *La* gang, si elle est impliquée, sert alors davantage de diversion ou d'appât.

Les jeunes adultes qui tirent les ficelles et qui s'en mettent plein les poches n'ont certainement pas la même vision globale de la situation que les préadolescents qui les admirent pour leur succès apparent, en particulier par rapport à l'argent et aux filles, et qui sont prêts à tout pour devenir des petits « caïds respectés » comme eux. De notre côté, il faut être en mesure de distinguer entre *le* gang de rue auquel font allusion les policiers, les criminologues et autres spécialistes de la criminalité et

la gang vers laquelle sont attirés des jeunes en manque de modèles positifs de réussite sociale.

De *la gang* au gang de rue

Au Québec, il n'est pas dans l'usage courant de parler d'un gang ; on utilise plutôt *la gang*. Seuls les experts en la matière et les puristes de la langue française parlent du gang au masculin. Doit-on y voir seulement un caprice sans incidence du parler québécois ou, comme je le pense, l'indice de l'existence de deux choses différentes ? Il est intéressant de rappeler que le mot masculin « gang », tel qu'on le trouve dans les dictionnaires de la langue française, est un terme anglais du ^{xx}e siècle dont est issu le mot « gangster ». Il signifie plus spécifiquement, selon *Le petit Robert*, une « bande organisée, [une] association de malfaiteurs ». Or, l'origine québécoise du mot « gang » est antérieure à la version française de France. L'expression n'a pas non plus la même signification péjorative héritée des films de gangster américains. Déjà, vers 1850, l'expression *la gagne* était en usage au Québec comme calque de l'anglais *gang*. Le mot « gang » sert traditionnellement à désigner un groupe de personnes (« toute la gang ») et même, au sens large, un ensemble d'objets²⁸.

Au Québec, on parle donc de *la gang*, un peu comme ailleurs on parle de la bande d'amis ou de copains : « la gang du travail », « la gang au parc », « ma gang », etc. Il est révélateur que tous les jeunes francophones d'origine afro-antillaise que j'ai rencontrés dans le cadre de mes recherches de terrain au Québec parlent de *la gang* et non *du gang*. Ce faisant, ils se situent dans la mouvance des représentations de la gang véhiculées au Québec. Avant *la gang* de rue, il y a la gang d'amis et toutes les autres gangs, qu'elles soient ennemies ou amies, d'un autre quartier ou d'un autre registre (« la gang des plus vieux », « la gang de l'école », etc.). Les plus jeunes sont d'abord attirés par *la gang* et non par *le gang* de rue, et il est très important d'en prendre conscience lorsqu'il

28. Voir Marc PERREault et Gilles BIBEau, *La gang, une chimère à apprivoiser*, p. 9, note 1.

s'agit de concevoir nos interventions préventives et de première ligne. Il faut en effet saisir l'ensemble de la mouvance à laquelle appartient la gang de rue si nous voulons mieux comprendre la signification des dérives criminelles qui la particularisent. Il s'agit de mettre en perspective les différents sens et les conséquences possibles de l'appartenance à la gang sans sombrer dans la dramatisation ou la banalisation.

Lorsque nous avons interrogé les plus jeunes et que nous leur avons demandé ce qui les attirait ou les avait attirés vers les gangs de rue, ils ont été presque unanimes : « Le style *bad*. » La façon dont ces jeunes s'habillent, la façon dont ils marchent, bougent et parlent, la façon dont ils se tiennent en groupe, les musiques qu'ils écoutent, tout ça appartient au style *bad*. Le look est très important, et la première chose qui attire les plus jeunes est la façon d'être particulière des plus vieux. Le style *bad* est donc d'abord une mode qui captive les jeunes, que ceux-ci soient tentés ou non par les gangs de rue et la criminalité. Une jeune fille de 14 ans explique ce qu'elle ressent lorsqu'elle observe les garçons d'une gang :

Ça m'énerve quand je vois les gars marcher. Avec leurs mains toujours en dedans, ils marchent tout le temps croche. Ils marchent le pied en l'air, puis on dirait qu'ils dansent. Je les regarde marcher et on dirait qu'ils portent quelque chose de lourd. Je suis sûre que c'est leur 12 [une carabine] ou bien je sais pas quoi. Tout le temps, tout le temps, le gars marche de même et ça m'énerve. Parce que, j'comprends pas comment ça se fait, mais quand j'étais petite je marchais de même aussi. Maintenant je marche moi aussi comme ça. Je suis pas en parade de mode, t'sais.

Une jeune fille de 15 ans explique pour sa part :

Quand je vois quelqu'un qui a une allure un petit peu *bad*, t'sais je fais « hou ! » Là je suis tout intéressée. Sauf que je sais que la plupart du temps le monde qui ont l'allure *bad*, en tout cas ceux que j'ai connus, ils faisaient des affaires croches, comme vendre de la drogue. Avant que j'aille en dedans [en centre d'accueil], j'étais

fière d'être une petite Bad Girl, fière de me tenir avec des Bad Girls, puis d'être *backée*. Si j'avais des problèmes, j'avais juste à aller chercher mes gars et ils allaient les régler pour moi. Maintenant je suis plus comme ça, je me tiens pas avec du monde à problèmes. Il y a moins de problèmes qui m'arrivent, fait que j'ai pas besoin de monde à problèmes pour venir me défendre contre les problèmes que les autres m'ont créés.

Tous les jeunes ont pour ainsi dire « joué au *tough* [au dur] » avant d'en être véritablement un. De même que tous les jeunes qui adoptent le style *bad* propre au gang de rue ne sont pas pour autant membres d'une telle organisation. En réalité, les jeunes prennent un malin plaisir à surprendre les regards craintifs que leur style suscite. Certains ont même durement payé l'affront qu'ils ont fait de porter les signes identificatoires (par exemple, un bandeau d'une couleur spécifique) d'une gang à laquelle ils n'appartenaient pas ou, pire, d'une gang ennemie.

Il est certain que le style qu'adoptent des groupes de jeunes, quel qu'il soit, n'explique pas l'ensemble de leurs comportements et de leurs pratiques. Aussi, pour que des jeunes suivent le chemin menant à la délinquance – voire à la criminalité –, faut-il plus qu'une simple question de mode et de look, d'où l'importance du rôle influent que joue le discours dominant de la gang. Il est également primordial pour les plus vieux de compromettre rapidement les plus jeunes en leur faisant commettre des actes qui les rendront totalement dépendants de la « protection » de la gang. Pour faire partie de la gang, il faut « faire ses preuves », même si ces preuves ne sont jamais faites une fois pour toutes. Le caractère incertain de l'entrée dans la gang permet aux plus vieux de faire faire aux plus jeunes, surtout s'ils sont très influençables, des gestes tout à fait incompréhensibles même pour ceux et celles qui les commettent. Nous avons demandé à une jeune fille de 15 ans s'il s'agissait d'une initiation lorsqu'elle a poignardé dans le ventre un garçon d'une gang adverse. Elle ne le savait pas vraiment :

Moi j'aime tellement le phénomène de gangs que j'ai déjà *jacké* [poignardé] un gars parce qu'on m'avait demandé de le faire. Pis je trouvais ça le fun. Je l'ai *jacké*

parce que je voyais mes amis qui le faisaient et je trouvais ça le fun. J'ai dit : « Ah, j'aime ça le phénomène des gangs. Les gars vont me protéger. » Pis toute. J'avais bu ce jour-là. Pis on m'a dit : « Si tu veux vraiment faire partie de la gang, il faut que tu nous donnes une preuve que tu es capable de tout faire, que t'es pas *caponne*. Tu feras ça à l'arme. » Moi, je voulais pas me faire passer pour une *caponne*. Fait que je l'ai fait. C'était dans une fête. C'était le soir. Puis on a foutu la fête en l'air. Le gars est pas mort. Il est à l'hôpital. Il est juste paralysé pour l'instant. Ça fait deux mois de ça.

Si la jeune fille ne pouvait dire avec certitude s'il s'agissait de son initiation, elle savait par contre, après avoir commis son geste fatidique, qu'elle ne pouvait plus se passer de la protection de sa gang puisque sa tête avait été mise à prix par les membres de la gang adverse. En effet, que l'on commette soi-même des actes violents à l'endroit de ses ennemis ou que l'agresseur soit un de nos comparses, le résultat est le même. La loi du « un pour tous, tous pour un » fait en sorte que tous sont dans la mire du groupe adverse qui cherche à se venger. La gang permet alors de se protéger des autres gangs.

On peut s'interroger sur la réelle naïveté de cette jeune fille que nous avons rencontrée en centre d'accueil. Mais, peu importe notre interprétation, sa banalisation du geste qu'elle a commis reste troublante. Comment des actes aussi violents ont-ils pu devenir une sorte de « jeu » auquel des jeunes se prêtent par pur plaisir ? Je n'ai malheureusement pas de réponse à cette question cruciale. Une chose est certaine, toutefois : pour démontrer le non-sens de ces jeux violents, il importe de faire tomber dans leurs propres failles à la fois les modèles d'action préconisés par ces jeunes et la force de persuasion que les plus vieux exercent sur eux. Est-il possible, pour certains jeunes qui côtoient les milieux violents des gangs, qu'asséner un coup de couteau dans le ventre d'un « ennemi » ne soit pas « si grave » en comparaison des actes d'autres jeunes ou moins jeunes qui, eux, n'hésitent pas à se servir des armes à feu pour régler leurs problèmes ? De nouveau, je pose la question sans pouvoir y répondre, mais tout le problème de la reconnaissance de la gravité des gestes que l'on pose semble être déterminant pour

comprendre l'univers de ces jeunes et les rapports qu'ils entretiennent avec les finalités de la violence en tant qu'instrument d'affirmation identitaire. En effet, derrière tous ces actes violents en apparence insensés se cache chez ces jeunes un désir de se faire reconnaître et respecter par leurs pairs. Le recours à la violence est non seulement un moyen d'acquérir le respect, de se faire justice ou d'obtenir réparation, mais aussi – pour ne pas dire surtout – un moyen d'affirmation identitaire.

Pour comprendre, de manière globale, les enjeux de cette affirmation identitaire et des dérives qu'elle peut entraîner, il est pertinent de citer les raisons que les jeunes nous ont données d'appartenir ou de vouloir appartenir à une gang de rue. Ces justifications sont au nombre de quatre. Dans l'ordre, ce sont : la gang est un groupe d'amis partageant des réalités et des problèmes semblables ; la gang constitue une nouvelle « famille » qui comprend le jeune et peut l'aider ; l'union de la gang constitue une défense personnelle ; la gang représente une occasion de faire de l'argent.

La gang est vue par les jeunes d'abord comme un espace de résolution de leurs problèmes. Cette explication transcende dans les faits les trois autres justifications avancées : la gang devient la nouvelle famille des jeunes parce qu'elle permet de résoudre les problèmes ; elle constitue la meilleure protection contre la menace des ennemis extérieurs, un des principaux enjeux ; enfin, elle permet d'accéder aux biens qui autrement seraient inaccessibles aux jeunes parce qu'ils sont dévalués à cause de leurs origines et parce que la société ne garantit aucun travail.

Les jeunes ne sont toutefois pas dupes. Lorsqu'ils appliquent ces explications embellies à leur propre expérience, ils savent en général faire la part des choses. Plusieurs critiqueront entre autres le devoir de loyauté à la bande, qui pourra se retourner contre eux s'ils veulent sortir de la gang ou s'ils ont l'audace de refuser de faire certaines activités. À ce moment, les amis du début pourront venir grossir les rangs des ennemis. Mais, au-delà de ces considérations sur les écarts entre les discours et la pratique, notre objectif est d'attirer l'attention sur le fait que la participation aux activités criminelles représente la dernière justification de l'appartenance à une gang de rue. Elle est, toutes proportions

gardées, le créneau d'activités le moins important en termes de temps consacré aux amis de la gang. Si on est dans la gang, c'est d'abord pour avoir du plaisir et s'amuser entre amis. Les activités criminelles ne sont qu'un moyen, certes valorisé, de s'affirmer parmi la bande. Or, les véritables partenaires – appelés « *patnès* » – avec lesquels on réalise les coups et on fait du « *bizness* » se comptent en général sur les doigts d'une main. Pour la majorité de ces jeunes, la criminalité constitue une des dérives de leur quête identitaire au sein de la gang. Nombreux sont ceux qui, une fois sortis de la gang, ne s'adonneront plus à leurs activités criminelles. Le seul problème est qu'il semble de plus en plus difficile de sortir de ces groupes²⁹ ; l'organisation de plus en plus structurée des gangs de rue, organisation que l'on disait, il y a encore peu de temps, improvisée et très peu structurée, explique certainement en partie cette difficulté. En effet, les plus jeunes qui entrent dans la gang quelque peu insouciantes – parce qu'ils veulent être comme les autres, parce qu'ils veulent s'affirmer et se faire respecter par leurs pairs – sont très vite happés par la machine criminelle dont le contrôle est entre les mains des plus vieux. Or, ces plus vieux, ces chefs dans l'ombre, ne sont plus vraiment dans ce que l'on peut appeler un gang de rue, mais plutôt à la tête de véritables organisations criminelles que policiers et médias décrivent, faute d'autres appellations, comme des gangs de rue.

Il importe de distinguer les dynamiques d'appartenance aux gangs de rue en fonction des statuts et des motifs qui animent leurs différents membres. C'est une erreur conceptuelle que de mettre sur un même pied des préadolescents et des jeunes adultes (lesquels sont de moins en moins jeunes, d'ailleurs) pour la simple raison qu'ils font tous partie d'un gang de rue. Soyons clairs : tous ne partagent pas les mêmes buts ni les mêmes visions de la (ou du) gang. Mettre tous les jeunes dans le même panier sous prétexte qu'ils sont membres d'un gang de rue contribue à l'homogénéisation des pratiques d'intervention en privilégiant, par la force de choses, les approches répressives au détriment d'autres types de façons de faire.

29. Voir Marc PERREAULT, « Les gangs de rue : un passage risqué », Denis JEFFREY, David LE BRETON, Jean-Jacques LEVY (éd.), *Jeunesse à risque. Rite et passage*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2005, p. 57-68.

Il y a lieu, toutefois, de se préoccuper de la criminalisation de plus en plus importante de ces groupes, ainsi que de l'influence compromettante que les plus vieux exercent sur les plus jeunes. On ne peut intervenir de la même façon avec les uns et avec les autres. La répression est certainement l'approche la mieux indiquée pour contrevenir à la violence et aux plans criminels des leaders les plus endurcis (les leaders adultes et responsables). Cependant, du côté des plus jeunes et des plus vulnérables de la gang, une approche compréhensive et préventive, visant entre autres à mieux saisir leur conception du monde et leurs stratégies identitaires, est une des seules façons possibles de travailler de manière collaborative afin qu'ils ne deviennent pas, à leur tour, des criminels irrécupérables. Il importe, autrement dit, d'inscrire nos interventions préventives dans un ensemble de pratiques et de représentations qui signifient quelque chose pour ces jeunes. Aussi faut-il leur permettre de s'exprimer différemment que par l'entremise des modèles d'action préconisés par les gangs de rue. Pour ce faire, une attention spéciale doit être portée à la démystification, du point de vue du jeune, de la transformation de la gang d'amis en un gang de rue criminel. Il faut qu'il en vienne à se demander pourquoi ses amis ont décidé d'investir leur vie dans ce groupe, au risque de la perdre à tout instant.

Dans tous les cas, on ne peut qu'encourager la concertation entre les différents champs d'intervention (répression, première ligne, prévention, « réduction des méfaits », « par et pour », etc.), de manière à mieux adapter nos pratiques en fonction du niveau d'engagement réel des jeunes et moins jeunes dans un processus de violence et de criminalité. Dans la mesure du possible, on se doit aussi de faciliter la collaboration et la participation de ces jeunes à la recherche et à l'application de solutions adaptées à leur réalité. Ainsi serons-nous en meilleure posture pour déjouer les discours et autres signes accrocheurs et paradoxaux par lesquels les gangs de rue légitiment leur existence auprès des jeunes attirés par leurs modèles violents.